

3. /

LE MARIAGE
DE
CHARLEMAGNE,

TABLEAU HISTORIQUE EN UN ACTE

ET EN VERS;

alisson
PAR B. DE ROUEMONT.

REPRÉSENTÉ, SUR LE THÉÂTRE DE L'IMPÉRATRICE, PAR
LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE SA MAJESTÉ,

LE 14 JUIN 1810.

« La paix a signalé son heureuse alliance,
» Et le bonheur public devient sa récompense. »
SCÈNE IX.

A PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, au Palais-Royal, derrière
le Théâtre Français, n.º 51.

1810.

DE L'IMPRIMERIE D'A. ÉGRON,
Imprimeur du Tribunal de Commerce.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

CHARLES, Empereur d'Occident, Roi de Lombardie, etc.

M. THÉRIGNY.

HILDEGARDE, seconde femme de Charles, fille d'un seigneur allemand, le duc de Sueses Childebrand.

M.^{me} DELISLE.

LE COMTE THEUDERIC, vieil officier, autrefois au service de France, propriétaire du château de..... à quinze lieues d'Aix-la-Chapelle, où se passe l'action.

M. DUGRAND.

ARMAND, son fils.

M. THÉNARD.

EMMA, sa fille.

M.^{lle} FLEURY.

LE DUC DE BARCELONNE.

M. CAMILLE.

SUITE DE LA PRINCESSE.

SUITE DE L'EMPEREUR.



L'Action se passe vers la fin de 778.

Le Théâtre représente une salle gothique. A droite, l'appartement destiné à l'Impératrice ; à gauche, celui d'Emma.

1810

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE

LE MARIAGE DE CHARLEMAGNE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, EMMA.

EMMA, *tenant un papier.*

COMMENT ! tous ces vers-là sont sortis de ta tête ?

ARMAND.

Oui, ma très-chère sœur.

EMMA.

Mon dieu, que je suis bête,
Mon frère, auprès de toi ! Tout ça dans un moment !...
Oh ! vraiment, un poète est un homme charmant !...

ARMAND.

Idole des Français, l'auguste Charlemagne
Vient de prendre une épouse au sein de l'Allemagne (1).
La princesse Hildegarde, objet de son amour,
Va, dans notre château, s'arrêter en ce jour :
Mon père en a reçu l'agréable nouvelle.
Aussi, multipliant ses efforts et son zèle,
Il s'occupe du soin d'accueillir dignement
Notre reine future. Est-il donc étonnant
Qu'enflammé par l'espoir de voir cette princesse ;

(1) Hildegarde, deuxième femme de Charlemagne, était fille du duc de Sèves.

De lui peindre nos vœux , notre touchante ivresse ;
 Les souhaits que chacun forme pour son bonheur ;
 Du destin qui l'attend l'immortelle grandeur ;
 J'ai esquissé ces vers avec tant de vitesse ?
 L'esprit, quand le cœur parle , est exempt de paresse.

EMMA.

Je ne pourrai jamais lui chanter ces vers-là ,
 Mon frère, j'en suis sûre.

ARMAND.

Eh ! pourquoi donc cela ?

EMMA.

Je me connais ; je sais combien je suis timide.

ARMAND.

Tu ris : on ne saurait être plus intrépide
 Que toi. Combien de fois je vis Emma bravant
 Et le froid et le chaud, et la pluie et le vent,
 Pour arriver plus vite au sein d'une chaumière ;
 Sur la mort de son fils consoler un vieux père,
 S'attendrir avec lui, réparer ses malheurs,
 Et pour tarir les siens, laisser couler ses pleurs !

EMMA.

Pour faire un peu de bien j'ai toujours du courage.
 Mais pour chanter, oh ! c'est autre chose ! Et je gage
 Que si j'entreprenais de chanter tes couplets,
 Au milieu du premier d'abord je resterais
 Interdite, confuse et la bouche héante,
 Laisant mourir les sons de ma voix expirante.....
 Oh ! de mon embarras comme chacun rirait !
 Mon frère, de ta sœur comme on se moquerait !.....
 Je mourrais de chagrin, moi, je te le confesse,
 D'avoir à mes dépens fait rire une princesse.

ARMAND.

Que deviendrais-je, moi, s'il fallait mettre en jeu

L'amour-propre ?

EMMA, *souriant.*

Une fille en a toujours un peu.

ARMAND.

Tu crois donc qu'un auteur en manque ?

EMMA, *riant.*

Non, sans doute ;

Je sais que sur ce point vous êtes femme.

ARMAND.

Écoute.

Dans cette occasion mettons-le de côté :
 Hildegarde partout accueillie avec bonté
 Des louanges du cœur le simple et doux langage.
 Du charme de ta voix embellis mon ouvrage ;
 Unissons nos efforts comme nos sentimens ;
 Mes vers, chantés par toi, vont paraître charmans.
 Mon père ne sait pas que ma muse indiscrete
 A voulu de nos cœurs se rendre l'interprète ;
 Garde-moi le secret, et va, va sur-le-champ
 De cet hymne d'amour étudier le chant.

EMMA.

Tu le veux, j'y souscris ; mais souviens-toi, mon frère,
 Que si la peur me prend.....

ARMAND.

Chut !.... j'aperçois mon père.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE THEUDERIC, LE DUC
 DE BARCELONNE.

LE COMTE, *au Duc.*

Oui, cher Duc, j'ai suivi vos ordres.

LE MARIAGE

LE DUC.

C'est fort bien.

LE COMTE.

A cet appartement il ne manque plus rien,
Et vous pouvez ici conduire la princesse.

LE DUC.

Il suffit. (*Le Duc sort.*)

SCENE III.

LE COMTE, ARMAND, EMMA.

LE COMTE.

QUEL bonheur ! quel jour pour ma vieillesse !

O mes enfans ! bientôt nos yeux vont contempler
Celle qu'auprès de lui Charles vient d'appeler ;
Et qui va sur le trône , appui de l'indigence ,
Faire avec la vertu régner la bienfaisance !
Admirez avec moi , comme depuis long-temps
Notre gloire du prince occupe les instans !
Par ce choix il éteint les flambeaux de la guerre ;
Il prépare de loin le repos de la terre ;
Il unit deux pays par les liens du cœur ,
Et de nos petits-fils assure le bonheur.

ARMAND.

Et ne m'avez-vous pas , dès ma plus tendre enfance ,
Appris ce qu'à son roi devait toute la France !
Que de fois , me peignant ses vertus , sa valeur ,
Vous m'avez dit : Mon fils ; Charles fut le sauveur
Du pays où le sort plaça votre naissance :
Rien ne doit altérer notre reconnaissance.
Lui seul de ses exploits embrassant l'univers ,
Par de nombreux succès effaça nos revers !

Partout il fut vainqueur ; et quand notre patrie,
 Par ses propres enfans déchirée et flétrie,
 Formant d'un peuple entier vingt peuples différens,
 Expirait chaque jour sous le fer des tyrans,
 Charles, dont un dieu même enflammait le courage,
 Au trône de Clovis se frayant un passage,
 Défiant des partis les longs dérèglemens,
 De son règne futur jetait les fondemens ;
 Et du bruit de son nom effrayant l'anarchie,
 De ses malheurs passés vengea la monarchie ;
 Mit un terme à nos maux , et promit aux Français
 Pour prix de leur amour la victoire et la paix.

EMMA.

Oh ! tout ce qu'il a fait est vraiment incroyable !
 En lisant son histoire on croit lire une fable.
 Être né loin du trône, et forcer les destins
 A remettre le sceptre (1) et l'empire en ses mains ;
 Conquérir des états pour les combler de gloire !
 D'honneur, c'est un roman que toute son histoire.....

LE COMTE.

Mais ce n'en est pas un que la tranquillité
 Qui succède aux tourmens , à la calamité
 Qui pendant si long-temps ont pesé sur la France.

EMMA.

Ils étaient donc bien grands !

LE COMTE.

Vous étiez dans l'enfance,
 Quand le ciel en courroux lança sur nous ses traits.
 Mais grâce à lui ces temps ne reviendront jamais !

ARMAND.

Qui causa vos malheurs ?

(1) Charles était petit-fils d'un maire du palais.

LE COMTE.

Qui, mon fils? la faiblesse,

Qui des gouvernemens annonce la vieillesse,
 Et présage de loin la chute des états.
 Aussi ferme aux conseils qu'intrepide aux combats,
 Tel était ce Clovis, dont la France avec gloire
 Chez nos derniers neveux portera la mémoire.
 Hélas! que n'a-t-il pu léguer à ses enfans
 Son génie et son bras, son âme et ses talens!
 Le trône n'aurait pas, déserteur de sa race,
 De Charle et de Pépin payé la noble audace.
 Mais l'empire des Français fécond en rois d'un jour,
 Les a vu s'élever et tomber tour-à-tour.
 Tantôt de leurs forfaits lassant la renommée,
 Ils excitaient contre eux et le peuple et l'armée;
 Et tantôt leur faiblesse aidant leurs ennemis (1),
 Vassaux de leurs sujets, et monarques soumis,
 Avec humilité dépouillant la couronne,
 A la voix d'un rebelle ils descendaient du trône.
 Jetons un voile épais sur ces règnes flétris
 Que vont faire oublier nos monarques chéris.
 Déjà des flots de peuple inondent le rivage,
 Chacun veut se trouver sur l'auguste passage
 De notre Souveraine, et de tous les côtés
 Femmes, enfans, vieillards, par l'amour transportés,
 Célèbrent à l'envi dans leur bruyante ivresse
 Ce jour qui d'un grand Roi couronnant la tendresse,
 Unit gloire et beauté, joint le myrte aux lauriers,
 Et promet à l'état d'illustres héritiers.

EMMA.

Ce doit être un beau jour qu'un jour de mariage!
 Surtout pour une fille!...

(1) Les rois fainéans.

LE COMTE.

Il te tarde, je gage,
D'avoir tes dix-neuf ans, afin de le savoir ?

EMMA, *vivement.*

Mais pour se marier, faut-il donc les avoir ?

LE COMTE.

Cette action, Emma, doit être réfléchie ;
Ma fille, un mariage enchaîne pour la vie !

EMMA, *soupirant.*

Ce doit être bien long quand on ne s'aime pas !

LE COMTE.

Oui, lorsque l'intérêt a dicté les contrats,
Ou quand l'ambition a rivé notre chaîne,
Chaque moment pour nous est un siècle de peine ;
Mais lorsque l'on s'unit à l'objet de ses vœux,
Que de la même flamme on brûle tous les deux,
L'onde qui sur des fleurs traverse une prairie,
Offre à nos cœurs charmés l'image de la vie.

EMMA.

Oh ! oui, le mariage alors doit être doux !
Pour moi, je l'avouerais, je ne veux pour époux
Qu'un jeune compagnon du brave Charlemagne !
Mais je veux qu'il ait fait au moins une campagne
Avant de m'épouser !

ARMAND.

Pour moi j'imiterai
Notre auguste Monarque, et je crois que j'irai
N'en déplaise à mon père, au sein de l'Allemagne,
Me choisir une jeune et modeste compagne,
Qui, belle de vertu et riche de talens,
M'apporte en dot sa grâce, et ses dix-neuf printemps.

EMMA, *ironiquement.*

Les Françaises pour toi ne sont pas assez belles !

LE MARIAGE

ARMAND, *riant.*

En Allemagne on dit les femmes très-fidèles ;
Et puisqu'on en prend une, il me semble, ma sœur,
Qu'il faut la prendre avec ce travers dans le cœur !

EMMA *bas à Armand.*

Prends garde à tes couplets.

ARMAND *de même.*

Quoi ! tu voudrais, méchante ?

EMMA *de même.*

Dis un seul mot... et puis tu verras si je chante !

ARMAND, *de même.*

Je me tais.

(bas)

EMMA.

Tu fais bien... et je vais de ce pas

Les apprendre...

LE COMTE, *à sa fille.*

Tu sors... ?

EMMA.

Oui.

LE COMTE.

Ne t'éloigne pas,

Pour de certains projets ; Emma m'est nécessaire.

EMMA.

Ordonnez : et je suis aux ordres de mon père. *(Elle sort.)*

SCENE IV.

LE COMTE, ARMAND.

LE COMTE.

QUANT à nous, redoublons de soins, d'empressement ;
Que l'on sème des fleurs dans chaque appartement,
Qu'ici tout prenne un air de bonheur et de fête ;

Toi, rejoins mes vassaux et te mets à leur tête,
 Et dès que le cortège à tes yeux va s'offrir,
 Songe que sur le champ il faut m'en prévenir.

(*Il sort. Charles et le duc paraissent*).

Mais quoi le duc revient ici !

SCENE V.

LE COMTE, LE DUC, CHARLES.

LE DUC, montrant Charles.

J'Y viens conduire

Le comte du palais qui désirait s'instruire
 Du succès de vos soins, et qui vient en ces lieux
 Représenter le Roi.

CHARLES *bas au duc.*

Bien.

LE COMTE à Charles.

J'ai fait de mon mieux

Duc, et si le succès trompe mon espérance....

CHARLES.

Le roi vous saura gré de votre diligence.

LE COMTE.

Ah ! qu'Hildegarde l'aime et je suis trop payé !

CHARLES.

Dans son appartement n'a-t-on rien oublié
 Pour qu'il offrît partout l'exacte ressemblance
 De celui qui vit naître et croître son enfance ?

LE COMTE.

J'ai présidé moi-même à son aménagement :
 Quelle sera sa joie et son étonnement !
 De retrouver ici le charme de sa vie ;

Ses livres , ses oiseaux et sa lyre chérie :
Jamais l'amour fertile en soins ingénieux
N'en inventa , je crois , de plus doux à mes yeux !

LE DUC *regardant Charles.*

Oui, l'idée est charmante.

CHARLES.

Eh ! messieurs , la princesse
Va quitter pour jamais les lieux où sa jeunesse
Comme un songe léger s'écoulait chaque jour.
A l'amour paternel , succède un autre amour !
Charles veut être aimé ; mais je crois m'y connaître,
Pour mériter l'amour il faut le faire naître.

LE COMTE.

Et qui pourrait , grand Dieu , résister à ce roi ,
Quand l'univers entier se range sous sa loi ?
Toi , qui du haut des cieux gouvernes cet empire ,
Toi , qui lis dans les cœurs de tout ce qui respire ,
Daigne exaucer les vœux d'un peuple tout entier !
Comble de jours heureux cet immortel guerrier ,
Au gré de nos désirs , fais long-temps sur son trône
Rejaillir le bonheur dont il nous environne ;
Fais qu'Hildegarde , heureuse et fière de son choix,
Mette ses soins à plaire au plus grand de nos rois !
Offre à ses yeux charmés l'aspect de notre hommage
Et donne-lui nos cœurs pour l'aimer davantage.

LE DUC (*bas à Charles.*)

Prince, vous l'entendez.

CHARLES (*à part.*)

O Français ! ô mes fils,
Votre amour de mes soins est le plus digne prix.

(*Au Comte.*)

J'aime à voir que du Roi la gloire vous soit chère.

LE COMTE.

Je le sers en sujet, je l'aime comme un père.

LE DUC.

Le hasard à vos yeux ne l'offrit-il jamais ?

LE COMTE.

Jamais ; né dans les camps , nourri loin des palais ,
Dès ma tendre jeunesse , en Saxe , en Aquitaine ,
J'ai servi sous Pépin ; illustre capitaine ,
Qui , plus grand que son père , et moins grand que son fils ,
A préparé le trône où Charles s'est assis.

CHARLES.

Et quelle récompense a payé vos services ?

LE COMTE.

Je n'ai demandé rien.

CHARLES.

A vos desirs propices ,
La fortune et l'amour exauçaient donc vos vœux ?

LE COMTE.

Comte , je l'avouerai , je fus long-temps heureux ;
De deux fils le destin m'avoit rendu le père ;
L'un d'eux aux champs d'honneur a fini sa carrière.
Ce fut à Roncevaux , jour fatal où mon Roi
Vit succomber Roland et pleura comme moi.

CHARLES.

Il est vrai ; ce monarque , au sein de la victoire ,
Arrosa de ses pleurs les lauriers de la gloire.
Je l'ai vu ce Roland (1) , de son roi digne ami :
Le premier dans les camps il frappait l'ennemi ;
Droit et franc à la cour , intrépide à l'armée ,
D'aucun péril jamais sa grande ame alarmée
Ne connut le danger. Je crois le voir encor ,
Les yeux environnés des ombres de la mort ,

(1) Roland périt en 778 , près du petit village de Roncevaux ; il était fils du comte d'Angers , et neveu de Charles.

Sur un lit de lauriers couché près de sa tente,
 Presser la main du roi de sa main défaillante,
 Fixer sur ce monarque un regard attendri,
 Et lui dire: « Ce jour vous enlève un ami,
 » Qui fut de vos travaux le compagnon fidèle,
 » Qui vous servit toujours avec gloire, avec zèle,
 » Comblé par vous d'honneurs et de prospérités,
 » Il ne regrette rien si vous le regrettez..... »

(avec force.)

Oui, Charles l'a promis; et le bronze et l'histoire,
 Roland, vont consacrer ses regrets et ta gloire;
 Et léguant ton exemple à la postérité,
 Ce monarque a juré ton immortalité.
 Déjà, de tes vertus légitime héritage,
 Un monument s'élève attestant ton courage.
 Il sera la leçon et l'espoir du guerrier:
 Honorer les héros, c'est les multiplier.

LE DUC, à part.

Le Roi va se trahir.

LE COMTE, à Charles.

Je le vois à vos larmes,
 Vous aviez pour ami ce brave frère d'armes.

LE DUC.

Ah! par ces souvenirs n'attristons pas ce jour.

(A Charles.)

Comte, vous oubliez qu'il est tout à l'amour.

LE COMTE.

Oui, vous avez raison; en ces lieux je vous laisse.
 Et je cours au-devant de la jeune princesse. (Il sort.)

SCENE VI.

LE DUC, CHARLES.

LE DUC.

Enfin nous voilà seuls, et je puis maintenant
 Vous demander, Seigneur, quel motif important
 A dirigé vos pas vers le château du comte ?

CHARLES.

Non; résolution ne fut jamais plus prompte.
 On me croit à la chasse.

LE DUC.

Oh! je vous reconnais!

Vous savez avec art voiler tous vos secrets ;
 Une chasse avec vous cache un projet utile, (1).
 Et du sein du plaisir, souvent le plus futile,
 On vous a vu partir et battre l'ennemi
 Qui sur de vieux lauriers vous croyait endormi.

CHARLES.

Le secret, mon cher duc, est l'âme de la guerre ;
 Aussi nos ennemis ne m'en arrachent guère.
 Un but cher à mon cœur m'appelle en ce séjour,
 Charle auprès d'Hildegarde est conduit par l'amour.

LE DUC.

Et voilà donc pourquoi m'ordonnant de me taire,
 De votre rang ici vous faisiez un mystère ?

CHARLES.

Sous le nom supposé du comte du palais,
 Je viens secrètement examiner ses traits,

(1) Charles se plaisait à ces sortes de surprises. (Voyez LABRUÈRE, EGINARD, etc.)

Juger de son esprit et de son caractère ;
 Je sais que mon hymen , à l'état nécessaire ,
 Assure à mes enfans le souverain pouvoir ,
 Que de ces nœuds sacrés tout me fait un devoir ;
 Mais prêt à contracter cette auguste alliance ,
 J'éprouve le désir de connaître d'avance
 Celle qu'à mes destins j'associe à jamais.
 Lorsque je me dévoue au bonheur des Français ,
 Amour ! fais que je trouve en l'objet de ma flamme
 Ces dons qu'en traits de feu tu graves dans notre âme !
 Cet esprit cultivé , ces talens enchanteurs ,
 Qui sur notre chemin savent jeter des fleurs ;
 Cette aimable bonté dont le charme tempère
 La justice des rois , quelquefois trop sévère !
 Si j'en crois Théodulfe , Hildegarde unit tout :
 Et les traits et la grâce , et l'esprit et le goût ;
 De toute l'Allemagne adorée et chérie
 Elle est depuis vingt ans l'amour de sa patrie ,
 L'orgueil de ses parens . . Ce portrait qui séduit ,
 De la prévention est peut-être le fruit ,
 Peut-être est-il aussi l'élan de la tendresse ;
 Mais plus la renommée embellit la princesse ,
 Plus je me sens pressé du désir de la voir ;
 Puisse-t-elle combler mes vœux et ton espoir ,
 Bon peuple ! et si d'abord tu l'aimes pour moi-même ,
 Puisse-t-elle bientôt , mêlant au diadème
 L'assemblage des dons qui savent tout charmer ,
 Pour ses seules vertus te forcer à l'aimer !

LE DUC.

Prince , n'en doutez pas , le portrait est fidèle ,
 Hildegarde doit être aimable , sage et belle . . .
 Par le peuple jamais un prince n'est flatté ,
 Et quand le peuple loue il dit la vérité .

CHARLES.

Duc, j'aime à le penser; et j'avouerai sans peine
 Que sa voix me prévient en faveur de la reine,
 Mais il me semble doux de pouvoir en ces lieux
 Sans être reconnu m'offrir devant ses yeux,
 Interroger son cœur, et savoir par moi-même
 Si c'est le roi de France, ou bien Charles qu'elle aime?

LE DUC, *souriant*.

Prince, un trône jamais n'a fait tort à l'amour.

CHARLES.

Mais ne riez-vous pas en pensant que la cour
 De mon brusque départ est sans doute inquiète?

LE DUC.

A ces surprises-là, la cour doit être faite.

CHARLES.

Faussement alarmée, hélas! dans son effroi,
 La chasse en ce moment court peut-être après moi?

LE DUC.

Il est vrai qu'avec vous, prince, l'on ne peut guère
 Être sûr du présent; votre marche ordinaire
 Trompe tous nos calculs, et n'a rien de pareil;
 Au sortir d'un combat vous siégez au conseil;
 Quand on la croit livrée au plaisir, votre tête
 Projette un monument au milieu d'une fête;
 Et souvent au sommeil dérobant vos instans.... (1).

CHARLES.

Ecarter le sommeil, c'est enchaîner le temps.
 Et de tous les moyens de prolonger sa vie,
 Cher Duc, c'est le plus sûr.

(1) Charles dort peu; souvent il se relève la nuit pour fixer, sur des tablettes placées près de son chevet, les idées qu'il craint de laisser échapper. (Voyez LABRUIÈRE, EGINHARD.)

LE MARIAGE

SCÈNE VII.

LES MÊMES, EMMA.

EMMA.

Oh! comme elle est jolie!

LE DUC.

Et qui donc ?

EMMA.

La Princesse.

CHARLES.

Elle arrive en ces lieux ?

EMMA.

Oh! si vous la voyiez, ce sont les plus grands yeux!...
 Bien plus grands que les miens.

CHARLES, *au Duc.*

Cher Duc, de la prudence!

EMMA.

Son port est noble, aisé; son air plein de décence,
 Sa voix charme l'oreille, et son regard va là.

*(montrant son cœur.)*LE DUC, *à Charles.*

Théodulfe a dit vrai.

EMMA.

Le Roi l'adorera!...

CHARLES, *souriant.*

Vous croyez ?

EMMA.

J'en suis sûre !

CHARLES, *à part.*

Aimable prophétie!

EMMA.

Quant à moi, je le sens, je l'aime à la folie !
 Oh ! je n'ai plus peur d'elle, et je lui chanterais
 Vingt couplets sans trembler !

TOUS, *hors la scène.*

Vive, vive à jamais

Hildegarde, l'amour et l'espoir de la France!!!

EMMA.

La voilà ! la voilà, ... moi je vais en silence
 Etudier encor dans cet appartement. (*Elle sort.*)

SCENE VIII

HILDEGARDE, CHARLES, LE DUC, LE COMTE,
 ARMAND; GENS DE LA SUITE DE LA PRINCESSE.

HILDEGARDE.

Comte, je suis sensible à tant d'empressement !
 De ces marques d'amour, mon ame est attendrie !
 Vous m'avez fait ici retrouver ma patrie.

CHARLES *à part.*

Théodulfe a dit vrai ; son visage est charmant,
 Et ses yeux pleins de feu peignent le sentiment !

LE COMTE.

Madame, vantez moins nos soins et notre hommage,
 C'est le tribut du cœur.

HILDEGARDE.

Il m'en plaît davantage.
 J'aime à voir qu'en ces lieux rejaillisse sur moi
 Un peu de cet amour que vous portez au Roi,
 Je le mériterai... C'est ma plus chère envie.

LE MARIAGE

CHARLES *à part.*

Je pourrais bien aussi l'aimer à la folie.

ARMAND.

Tous nos bras sont à lui , tous nos cœurs sont à vous.

HILDEGARDE.

C'est demain que je vais voir cet illustre époux !

LE DUC.

La gloire vous attend , et l'amour vous réclame.

HILDEGARDE.

Je désire et je crains....

CHARLES.

Ne craignez rien , madame,
Vous avez su trouver le chemin de son cœur.

LE COMTE.

Le comte représente en ces lieux l'Empereur.

CHARLES.

C'est moi qu'il a chargé du soin de vous conduire
Dans son château de Waels.LE DUC *à part.*

Que va-t-elle lui dire ?

HILDEGARDE.

Vous l'approchez souvent ?

LE DUC.

Le comte du palais.

Fidèle à son devoir ne le quitte jamais.

HILDEGARDE.

Et de votre amitié la sienne est le salaire ?

CHARLES.

Où je manque , jamais le Roi n'a pu se plaire.

HILDEGARDE.

Ainsi vous connaissez les secrets de son cœur ?

CHARLES.

Il n'en a point pour moi.

HILDEGARDE *charmée.*

Se peut-il !... Quel bonheur !

Comte, d'un entretien accordez-moi la grace.

CHARLES *bas au Duc.*

Que chacun se retire et nous cède sa place.

HILDEGARDE *au Comte.*

Afin de préparer des vœux pour mon retour,
 Je veux aux malheureux faire aimer mon séjour.
 Distribuer ses dons à la faible indigence,
 Est un devoir bien doux pour la toute-puissance ;
 C'est le mien ; et daignez vous en ressouvenir :
 M'indiquer un bienfait, c'est m'offrir un plaisir.

(*Le Duc, le Comte et Armand sortent.*)

SCENE IX.

CHARLES, HILDEGARDE.

CHARLES *à part.*

PUISQUE la bienfaisance à son cœur est si chère,
 Les malheureux bientôt vont avoir une mère.

HILDEGARDE.

Comte, je vais demain arriver à la cour ;
 J'ai besoin de conseils, parlez-moi sans détour.
 Je sais que ma personne à Charle est inconnue ;
 Mais comme tout dépend d'une première vue,
 Je voudrais, enchaînant son amour et ses vœux,
 Captiver à la fois et son cœur et ses yeux.

CHARLES.

Madame, croyez-moi, pour que Charles vous aime,

N'employez qu'un moyen... Soyez toujours vous-même.

HILDEGARDE.

Le conseil est flatteur, mais peut-être le Roi...

CHARLES.

Ah! Charle en vous voyant pensera comme moi!

HILDEGARDE.

Puisque de son bonheur je suis dépositaire,
Mon unique desir doit être de lui plaire,
Comte, et la tâche effraie un cœur de dix-neuf ans!

CHARLES.

Le Roi connaît déjà votre esprit, vos talents....

HILDEGARDE.

Oui, l'on m'aura flattée et le Roi croit d'avance.....

CHARLES.

Posséder un trésor d'amour et d'innocence.

HILDEGARDE.

Avec plus de franchise ouvrez-moi votre cœur;
Votre rang vous appelle auprès de l'Empereur,
Vous êtes en un mot spectateur de sa vie,
Par mille soins divers je sais qu'il la varie;
Mais je voudrais connaître, étudier ses goûts,
Pour lui sacrifier les miens.

CHARLES.

Les vôtres?

HILDEGARDE.

Tous.

CHARLES.

Un pareil sacrifice est difficile à faire!

HILDEGARDE.

Il peut être accompli quand il est volontaire.

CHARLES.

Un amant quelquefois l'exigerait en vain.

HILDEGARDE.

Charles peut l'ordonner.

CHARLES.

Quoi ! lorsque son hymen
Des volontés d'un père offre le témoignage.

HILDEGARDE.

Eh ! quel choix aurait pu m'honorer davantage ?...
A des parens obscurs, celle qui doit le jour,
Ainsi que dans son choix, libre dans son amour,
Fait souvent le bonheur du mortel qu'elle adore ;
Mais les filles des rois, plus heureuses encore,
Au bonheur d'un mortel ne bornent point leurs vœux :
C'est un empire entier qu'elles rendent heureux.
De la guerre cruelle arrêtant le ravage,
D'une éternelle paix leur hymen est le gage.
Lorsque Mars en courroux vient désoler les lieux
Où règnent ses parens, où dorment ses aïeux,
Quelle main, dans sa course arrêtant la victoire,
Va faire succéder le bonheur à la gloire,
Le plaisir au malheur et le myrte aux cyprès ?
Une femme est le gage et le prix de la paix,
Une femme suffit pour consoler la terre.
A sa voix, sous des fleurs Mars cache son tonnerre ;
Les peuples divisés abjurent leurs fureurs,
La joie est dans les yeux, l'amour est dans les cœurs,
La paix a signalé son heureuse alliance,
Et le bonheur public devient sa récompense.

CHARLES, *à part.*

Ah ! combien je chéris un semblable entretien !

HILDEGARDE.

Vous doutez de ma joie!... Eh ! comptez-vous pour rien
Le plaisir d'inspirer la commune allégresse ?

D'être l'unique objet de la plus douce ivresse,
 De s'entendre louer, bénir par ses sujets!.....
 C'est elle dont l'hymen nous a rendu la paix,
 Sans elle, le malheur éteignait nos familles,
 L'hymen, triste et pleurant fuyait loin de nos filles,
 La guerre armait nos fils, nos pères, nos époux,
 Et sur chacun, hélas! étendait son courroux.
 Filles de nos destins, la crainte, la tristesse
 Habitaient en nos cœurs, les assiégeaient sans cesse,
 Le deuil était partout... et partout maintenant
 Règnent la paix, la joie, et du bonheur présent
 L'avenir s'embellit, grâce à cet hyménée.
 Ah! louons, bénissons cette auguste journée!...
 Du bon peuple Allemand, tels furent les adieux,
 Et tels sont les souhaits que j'entends en ces lieux!
 Non, non, rien n'est égal à mon bonheur suprême,
 Un peuple me bénit et Charlemagne m'aime,
 Oh! combien de mon sort je suis fière aujourd'hui!
 Il règne sur le monde et je règne sur lui.

CHARLES.

Le rang est beau sans doute et doit flatter votre âme.

HILDEGARDE.

Il comble tous mes vœux.

CHARLES.

A votre âge, Madame,
 Notre cœur de l'amour aime à subir la loi,
 Et....

HILDEGARDE.

Lorsque j'ai promis ma main à votre Roi
 Qui vous dit que l'amour qui soumet tant de têtes
 N'avait pas mis mon cœur au rang de ses conquêtes?

CHARLES.

Quoi ? Charles.....

HILDEGARDE.

Dès long-temps, il occupait mon cœur.

Avec l'Europe entière admirant sa valeur,
 De ses brillans exploits je meublais ma mémoire;
 Et dès mes premiers ans, vivant avec sa gloire,
 Un plaisir inconnu m'attachait malgré moi,
 A suivre en tous les lieux les pas de ce grand Roi;
 Soit que dans les combats la victoire fidèle
 Vint ombrager son front d'une palme nouvelle,
 Et soumise au pouvoir de ce jeune héros,
 Enchaînât sous ses lois mille pays nouveaux;
 Soit que prêtant aux arts le feu de son génie,
 De riches monumens il dotât sa patrie,
 Et comblât de bienfaits ses soldats glorieux.
 Je le suivais partout et du cœur et des yeux,
 Toutes ses actions, filles de sa sagesse,
 Electrisaient mon âme, enflammaient ma jeunesse;
 Et mon cœur en secret devançant l'avenir,
 Apprenait tous les jours à connaître, à chérir
 Le guerrier qui devait, sauveur de ma patrie,
 Confier à mes soins le bonheur de sa vie.

CHARLES *enthousiasmé*.

Vous l'aimiez ?

HILDEGARDE.

Dès l'enfance il était mon héros :

Chaque fois qu'il volait à des périls nouveaux,
 Je sentais redoubler mes craintes, mes alarmes;
 Et mes yeux malgré moi laissaient couler des larmes.

CHARLES.

Vous pleuriez!...

LE MARIAGE

HILDEGARDE.

Mais un Dieu lui prêtant son secours,
 Du danger des combats le préservait toujours,
 Rendait bientôt le calme à mon ame inquiète ;
 Chaque nouveau triomphe augmentait ma défaite,
 Et, fidèle à ses vœux, la gloire, chaque jour,
 Comme sa renommée accroissait mon amour.

CHARLES.

Ah! combien vous avez de droits à sa tendresse !
 Apprenez qu'en ces lieux, adorable princesse !.....

(On entend les sons d'une lyre. Emma, qui est censée occupée à répéter, chante les couplets suivans.)

PREMIER COUPLET.

AIR : *Partant pour la Syrie.*

Toi qu'un monarque appelle
 Au trône de nos rois,
 Vois un peuple fidèle
 Applaudir à son choix.
 La gloire te couronne,
 Et l'Amour désormais
 Vient de placer ton trône
 Dans le cœur des Français.

CHARLES.

Qu'entends-je? quels accens?.....

EMMA.

SECOND COUPLET.

La Victoire sommeille
 Sur le char de la paix,
 Et l'Espérance veille
 Au bonheur des Français.

Que la paix te féconde,
 Et que ces nœuds chéris
 Donnent la paix au monde
 Et des rois à nos fils.

HILDEGARDE.

Ah ! s'il dépend de moi,

Quel roi sera jamais plus fortuné que toi !
 D'amour à tes sujets je veux donner l'exemple.
 Charlemagne est un dieu dont mon cœur est le temple....
 Que n'est-il en ces lieux ?

CHARLES.

Il est à vos genoux.

HILDEGARDE, *se prosternant devant lui.*

Se pourrait-il ? Grands dieux ! vous seriez ?....

CHARLES, *la relevant.*

• Ton époux.

Je n'ai pu résister à mon impatience,
 Et sans l'en prévenir, quittant la cour de France,
 J'ai volé près de vous.....

HILDEGARDE.

Près de moi..... Quoi ! Seigneur....

CHARLES.

J'ai surpris vos secrets ; je connais mon bonheur.
 O Français ! la voilà, la voilà cette reine
 Qui va sur tous les cœurs régner en souveraine.
 Quand mes vœux l'appelaient au trône de vos rois,
 Les vertus et l'amour justifiaient mon choix.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

LE COMTE.

AH! madame, daignez exaucer la prière
De vos nouveaux sujets.

HILDEGARDE.

Comment?

LE COMTE.

La foule entière
Implore avec ferveur le bonheur de vous voir;
Venez charmer ses yeux et combler son espoir!

ARMAND à Emma.

Allons, ma chère sœur, un peu de hardiesse.

EMMA, à son frère.

Sois tranquille, je n'ai plus peur du tout.

CHARLES.

Princesse,
A leurs desirs pressans ne vous refusez pas.

HILDEGARDE.

Le roi daignera donc accompagner mes pas.

TOUS.

Quoi! le roi!

EMMA.

C'est le roi!

CHARLES.

Grâce à ce stratagème,
J'ai vu que dans ces lieux on m'aimait pour moi-même.

EMMA, à son frère.

Je te rends tes couplets....

ARMAND.

Comment ?

EMMA.

De bonne foi,

Je ne pourrai jamais chanter devant le roi.

CHARLES.

Comte, par de tels soins vous avez su me plaire,
Et je veux acquitter la dette de mon père.

LE COMTE.

Ah! mon prince!

CHARLES.

Acceptez cette marque d'honneur (1)

Dont l'équité des rois décore la valeur.
Elle est le prix du sang versé pour la patrie.

LE COMTE.

Ah! ce jour est pour moi le plus beau de ma vie!

CHARLES.

Votre fils me suit.

ARMAND.

Prince, à la cour, aux combats,
C'est s'immortaliser que de suivre vos pas.

CHARLES.

Et pour me rendre cher à toute la famille...

EMMA, *soupirant avec joie.*

Ah!...

CHARLES.

Je n'oublierai point votre charmante fille.

EMMA, *à part.*Oh! comme il est aimable! en le regardant bien,
Je sens qu'en vérité mon courage revient.

(1) L'ordre de la *Genète*, institué par Charles-Martel, après la bataille de Tours.

52 LE MARIAGE DE CHARLEMAGNE.

HILDEGARDE.

Je me charge du soin de doter cette belle.

EMMA.

Bientôt?

CHARLES.

Cela dépend de vous, mademoiselle;
Et dès que vous aurez choisi votre mari....

EMMA, *ingénument.*

Je croyois que le roi le fournissait aussi.

LE COMTE.

Prince, tant de bienfaits.....

CHARLES.

Sont dus à votre zèle.

J'aime à récompenser un serviteur fidèle;
Sa joie est mon bonheur, comte, et, si je m'en crois,
L'allégresse du peuple est l'éloge des rois.

20 37 53

FIN.